

# Le Chat Murr 103

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims

MARS 2025 ISSN 2431-1979

## LETTRES AUTRICHIENNES

### Quoi de neuf ? Peter Handke

Un propos de l'écrivain de langue allemande Peter Handke emprunté à l'un de ses carnets des années 1980 illustre mon engouement pour le lauréat du prix Nobel de littérature 2019 :

Ouvrir un livre « de maintenant », et pouvoir dire une fois encore, enfin : « Ça, je vais le lire ! »<sup>1</sup>

Je me trouve de fait toujours (ou presque) dans cet état d'esprit chaque fois que j'aborde la lecture d'un livre de lui. Quand il écrit que les « meilleurs livres sont ceux qui sans cesse vous font vous arrêter, lever les yeux, regarder les alentours, respirer profondément<sup>2</sup> », je pense inmanquablement aux siens, et c'est encore ce que j'ai ressenti en ouvrant dernièrement *Ma journée dans l'autre pays* dans la traduction de Julien Lapeyre de Cabanes<sup>3</sup>.



Peter Handke

Photo Iris Bork-Goldfield – Wesleyan University

Il y a longtemps que je me régale avec Peter Handke. Et pas seulement de champignons<sup>4</sup>. Le tout premier livre que j'ai lu de lui – et en allemand s'il vous plaît ! – est sa *Kindergeschichte*<sup>5</sup>. Et depuis, au fil des publications, il a pris toute sa place dans ma bibliothèque jusqu'à cette histoire qu'il n'avait « encore racontée à personne ».

LIRE PAGE 2

DU CÔTÉ DE SALZBOURG

La terrasse de Gerhard Amanshauser

La musique selon Gert Jonke

# Quoi de neuf ? Peter Handke

Cette histoire de démons que Peter Handke raconte dans *Ma journée dans l'autre pays* me fait penser à ce que Malte Herwig, son biographe, écrit dans un livre qui n'a malheureusement pas été traduit en français à propos de la naissance de l'écrivain le 6 décembre 1942 : « Des démons ont accompagné sa naissance – pas des vrais, mais des habitants du village habillés en diable, qui selon une vieille coutume la veille au soir de la Saint-Nicolas vont et viennent autour des maisons en faisant un bruit d'enfer<sup>6</sup>. » Sans doute cette tonitruante berceuse a-t-elle marqué profondément le futur écrivain qui écrira un jour (je crois que c'est dans *Immer noch Sturm*) que « mille diables se cachent en lui ». Je veux bien le croire. Leur doit-il ce feu du diable qui le pousse à écrire ? Je crois plus volontiers (comme lui) que « quiconque n'a jamais été enthousiaste n'a rien à dire<sup>7</sup> ». Peter Handke a beaucoup à dire. Donc, il a beaucoup écrit. Et il a été généreusement traduit en français. Au moins soixante-dix titres ! Je ne suis pas de ceux qui lui reprochent sa prolixité. Il ne cause pas pour rien. Je n'ai pas tout lu de Peter Handke, mais une chose est claire : je ne m'ennuie jamais avec lui. Et je ne doute pas qu'il en sera de même avec *Schnee von gestern*, *Schnee von morgen*, son dernier livre, que j'attends avec impatience dans ma boîte aux lettres.

« Le souvenir le plus vaste, le plus profond, le plus beau et le plus sûr, je le prends dans la lecture<sup>8</sup>. » Peter Handke, on s'en doute, est un grand lecteur, mais quand il dit que « la plus belle des lectures est la simple méditation, aussi bien les mains vides, sans livre<sup>9</sup> », je ne le prends pas trop au mot. Je ne crois pas non plus qu'il se comporte avec les livres (en tant qu'objets) comme « l'auteur » (on ne connaît ce personnage que sous ce nom) dont il narre l'histoire dans *La Nuit Morave* :

Il laissait exprès à l'air libre certains livres neufs, attendant d'être lus, jusqu'à ce qu'au-dehors ils fussent à moitié jaunis, ondulés de rosée de nuit ou, pourquoi pas, d'une pluie légère, et avant de se mettre à lire il tordait alors le livre tout entier, le plus possible, le cognait contre le mur, jouait au football avec, le balançait au plafond, et au milieu de la plus belle des lectures, quand dehors il neigeait ou, mieux encore, grêlait, il arrivait parfois qu'il sorte pour que les pages qu'il lisait justement se couvrent d'une couche de neige ou que les grêlons les mitraillent copieusement, sur quoi la lecture était peut-être un peu plus belle encore<sup>10</sup>.

Il y a dans *La Nuit Morave* un étonnant portrait de lecteur (ou plutôt de lectrice) dont je ne peux m'empêcher de vous faire lire un extrait :

Elle était visiblement tout entière dans le livre, l'épelait, le questionnait, se questionnait, était reliée à lui, ne faisait plus qu'un peu à peu avec lui. Comme elle lisait ainsi ce livre qui à l'évidence ne pouvait se lire qu'ainsi, la jeune personne apparaissait ravie à son environnement – dans un autre élément ? Non, plutôt, au contraire des autres, dans un élément, le sien, celui qui ne correspondait qu'à elle, celui-là seul où elle devenait elle-même. Et ce faisant elle n'était pas absorbée en elle-même, le ravissement ne signifiait pas l'absorption ou le repli sur soi : elle percevait en même temps tout ce qui dans le couloir du train et au-dehors méritait d'être perçu, voir ses yeux qu'elle levait parfois du livre, ses regards par-dessus l'épaule vers les rails, mouvements comme provoqués tous deux par sa lecture, rien que la lecture. Et il ne se lassait pas de contempler cette façon que l'adolescente, presque une enfant encore ?, non, plus une enfant, avait de lire, lire, lire encore<sup>11</sup>.

Un dernier mot, et je l'emprunte à Peter Handke : « J'ai de quoi lire, je suis, pour le moment, en sécurité<sup>12</sup>. »

 1. Peter Handke, *À ma fenêtre le matin*, traduit de l'allemand par Olivier Le Lay, Éditions Verdier, 2006, p. 52. 2. Peter Handke, *L'histoire du crayon*, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Gallimard, 1987, p. 70. 3. Peter Handke, *Ma journée dans l'autre pays*, traduit de l'allemand par Julien Lapeyre de Cabanes,

Gallimard, 2024. 4. Peter Handke, *Essai sur le fou de champignons*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Arcades/Gallimard, 2017. 5. Peter Handke, *Histoire d'enfant*, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt, Gallimard, 1983. 6. Malte Herwig, *Meister der Dämmerung Peter Handke*, Pantheon Verlag, 2011. 7. Peter Handke, *À ma fenêtre le matin*, op. cit. p. 380. 8. *Ibid.*, p. 264. 9. *Ibid.*, p. 165. 10. Peter Handke, *La Nuit Morave*, traduit de l'allemand par Olivier Le Lay, Gallimard, 2011, p. 236. 11. *Ibid.*, p. 269-270. 12. Peter Handke, *Dialogues intérieurs à la périphérie*, traduit de l'allemand par Laurent Margantin, Éditions Verdier, 2024, p. 20.

## DU CÔTÉ DE SALZBOURG

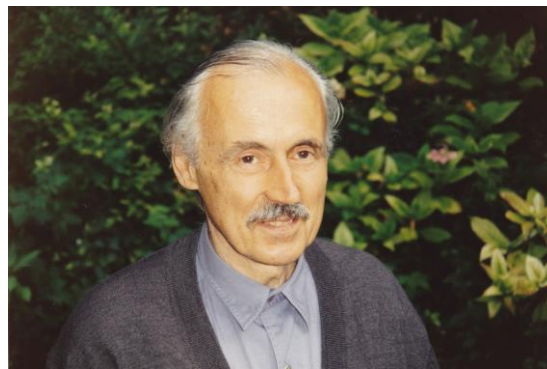
# La terrasse de Gerhard Amanshauser

La maison que l'écrivain autrichien Gerhard Amanshauser – il est mort le 2 septembre 2006 – habitait sous la forteresse de Salzbourg n'est accessible qu'à pied. Dur est le raidillon qui monte à cette retraite. J'en ai fait l'expérience avec Marie-Josèphe, mon épouse, en 1994. Sans cette épreuve, initiatique, la compréhension du *Livre de la terrasse* (*Das Terrassenbuch*) reste lacunaire :

Des arbres m'entourent, ils se dressent derrière moi, là où la montagne s'élève, dominant la terrasse, et devant moi, là où elle décline, j'ai les yeux sur leur cime. Quand les feuilles tombent, la forteresse apparaît derrière au-dessus du toit ; ses remparts, qui depuis longtemps ne protègent plus rien, reposent sur le rocher. Que reviennent les feuilles, les fondations disparaissent, pour ne plus laisser visible que la plus haute tour et son drapeau, d'où retentit la voix du guide, comme si elle voulait vendre aux enchères la ville et ses alentours<sup>1</sup>.

De sa terrasse, Gerhard Amanshauser voyait « le laid chaos des faubourgs sur les Alpes ». Il y rencontrait des fourmis : « J'imagine un être, auquel j'apparaîtrais petit comme une fourmi et pour lequel mon temps serait le temps d'une fourmi : je suivrais à ses yeux jour après jour la route vagabonde des fourmis, dans tous les sens, dans les escaliers, à travers les corridors, les chambres et le labyrinthe des rues. » Ainsi dévoilait-il son scepticisme serein envers toute conduite humaine. Son propre travail littéraire n'y échappait pas. D'ailleurs, à ses yeux, écrire était « une affaire désespérée ». Et il a souvent songé « à partir d'un pied léger, comme un poète

vagabond de la Chine ancienne, pour un dernier voyage dans l'incertain ».



Gerhard Amanshauser  
Salzbourg (1994) – Photo Dominique Hoizey

Germaine de Staël reprochait aux Français d'être « injustes envers la littérature allemande, parce qu'ils ne la connaissent pas » (*De l'Allemagne*). De mes tentatives pour intéresser un éditeur à l'œuvre polymorphe de cet écrivain inclassable, j'ai gardé la traduction d'un petit poème opportunément appelé « Un souvenir » et que son auteur avait approuvée :

Août –  
blanchir les souvenirs ?  
Sur tous les murs brille la lumière.  
Mais le souvenir  
repose à l'ombre, qui ne le quitte pas.

Septembre –  
Première pensée d'automne.  
Le soleil oblique dans la chambre.  
Froideur des ombres sur les murs.  
Seul le souvenir  
s'enflamme encore.<sup>2</sup>

1. Gerhard Amanshauser, *Gegen-Sätze*, Otto Müller Verlag, Salzburg-Wien, 1993, p. 11. 2. *Ibid.*, p. 78.

## La musique selon Gert Jonke



Musique au château de Hellbrunn (Salzbourg)  
Photo Dominique Hoizey

Hellbrunn, été 1994. Gert Jonke lisait dans le « théâtre romain » un passage de *L'école du virtuose* (*Schule der Geläufigkeit*) : « Écoutez, s'exclama Schleifer en se tournant vers Pfeifer, et il martelait quelques vigoureux accords sur le clavier, écoutez-moi ces bruits produits sans aucune nécessité, ce vacarme ! Et ces sons, et ces mélodies que, paraît-il, nous entendons en écoutant de la musique, n'ont, en vérité, absolument rien à voir avec ce que la musique recherche

réellement, et si l'on pense que c'est le son qui fait la musique, on fait fausse route ; au contraire, les sonorités audibles ne sont malheureusement rien d'autre qu'un répugnant résidu acoustique, un précipité qui, au cours de sa transmission, fausse et détruit le contenu de la musique ! Ce qui, à l'avenir, importera avant tout, expliqua Schleifer, c'est de rendre la musique perceptible sans avoir recours à l'accessoire acoustique, à ce qu'on appelle les sons et les sonorités<sup>1</sup>. » Cette page, je la connaissais. J'avais découvert Gert Jonke en 1992 quand parut *L'école du virtuose*. « L'indéfinissable mélange d'humour et de mélancolie, de satire et de nostalgie<sup>2</sup> » dont parle Jean-Yves Masson à propos des livres de Gert Jonke me toucha immédiatement. Depuis, j'ai lu *La tête de George Frédéric Haendel* – on y découvre un musicien agonisant confronté à des hallucinations sonores – et *La mort d'Anton Webern*, mais l'œuvre que je préfère est peut-être sa *Theatersonate* – le nom de ce « genre » littéraire sonne mieux en allemand – *Sanftwut oder Der Ohrenmaschinist*<sup>3</sup>, une pièce de théâtre, créée le 25 juin 1990 à Graz, dans laquelle il évoque la surdité de Beethoven.

1. Gert Jonke, *L'école du virtuose*, récit, traduit de l'allemand par Uta Müller et Denis Denjean, Éditions Verdier, 1992. 2. *Ibid.*, préface, p. 8. 3. Gert Jonke, *Sanftwut oder Der Ohrenmaschinist*, Residenz Verlag, 1990.

## Sur les pas de Stefan Zweig à Salzbourg



Salzbourg – Photo Dominique Hoizey

« Quel beau chemin ! – Un chemin ne peut qu'être beau. – Chacun, sans exception ? – Chacun, sans exception. »

Peter Handke  
(*Dialogues intérieurs à la périphérie*)